

—Eh bien, qu'est-ce donc ? s'écria-t-il. Qu'avez-vous donc qui vous suffoque ainsi, de Ryon ?

Mais le vieux gentilhomme, qui venait de se laisser tomber dans un fauteuil, se contentait pour toute réponse, de lui montrer le papier qu'il froissait dans sa main.

—Eh bien, oui, fit le marquis, je vois bien cette lettre, mais je ne comprends pas... Est-ce que, par hasard, vous viendriez d'apprendre quelque mauvaise nouvelle ?...

—Une mauvaise nouvelle ? Non, non ! répondit le duc en secouant vivement la tête. Mais une nouvelle étonnante !

—Étonnante ?

—Stupéfiante !

—Que voulez-vous dire ?

—Une nouvelle qui va vous suffoquer aussi... une nouvelle qui va vous surprendre au moins autant que moi !...

Et sans laisser à M. de Cerninge le temps de placer un mot :

—Car, reprit-il, savez-vous qui m'a écrit cette lettre ?... cette lettre que vient de me remettre Laurent ?

—Qui ?

—Je vous le donne en cent !... Je vous le donne en mille !... Vous ne devineriez pas !

—Eh bien, dites... dites vite ! Vous me faites mourir ! s'écria le marquis.

—C'est André !

André ! s'écria M. de Cerninge qui resta, en effet, à son tour tout saisi, tout suffoqué.

—Oui, c'est André !... André qui nous a quittés !

—Oh !

—André qui n'est plus au château !

—Est-ce vrai ?

—André qui, à l'heure qu'il est, est en route pour Paris !

—Pour Paris !

Et de plus en plus en plus saisi, très pâle, le marquis regardait son ami.

—Mais alors, reprit-il la voix sourde, la voix tremblante, qu'est-ce que cela signifie ?... Il s'est donc joué de nous ?... Il s'est donc joué de Renée ?

—Non, vous n'y êtes pas ! dit le duc. Non, André ne s'est joué de personne... André nous reviendra, car il est toujours dans les mêmes sentiments, et je suis, du reste, absolument convaincu qu'il aime de plus en plus profondément, de plus en plus éperdument Renée...

—Mais alors pourquoi s'en va-t-il ?... pourquoi nous quitte-t-il ?

—Ah ! pourquoi ?... Eh bien ! vous allez le savoir !... C'est un coup de tête de ce jeune homme qui, décidément, est trop fier... comme tous les Chaverny !

Au surplus, écoutez sa lettre !

Et le vieux gentilhomme, s'étant rapproché du marquis, lut à haute voix la lettre que venait de lui remettre Laurent :

Monsieur le duc,

Quand vous recevrez cette lettre, je serai déjà loin de Renée, loin de M. de Cerninge, loin de vous... bien loin du château...

Je vais à Paris me jeter à mon tour dans la mêlée... à Paris où je tâcherai de conquérir, moi aussi, ma place au soleil...

Car, M. le duc, voici, en quelques mots, les réflexions que j'ai faites :

J'aime Renée à la folie... je l'aime assez pour lui consacrer avec joie toute mon existence, toute ma vie...

Mais Renée est riche, très riche, et depuis les funestes événements que vous connaissez, moi je suis pauvre, très pauvre... moi je n'ai plus pour toute fortune que le grand nom que je porte.

Beaucoup auraient peut-être pensé que c'était assez, moi j'ai trouvé que ce n'était pas suffisant...

Oh ! je sais bien. M. le duc, ce que vous allez me dire... je sais bien ce que vous allez me répondre !

Vous allez me dire que maintenant que je suis en quelque sorte votre fils d'adoption, je n'étais plus aussi pauvre.

Vous allez me répondre que vous étiez là pour me donner cette fortune qui me manque.

Oui, je le sais... Oui, je n'ignore pas jusqu'où peut aller votre bonté pour moi... Mais je ne dois pas vous cacher non plus que ce bienfait qui m'aurait rempli de reconnaissance, m'aurait cependant fait souffrir aussi dans mon orgueil, souffrir aussi dans ma fierté.

Je n'ai donc rien voulu devoir qu'à moi-même, et voilà pourquoi je pars, et voilà pourquoi je m'éloigne momentanément de Renée...

Mon père avait de hautes influences et de puissantes relations sur lesquelles, je le sais, je puis toujours compter.

Grâce à elles, j'espère donc me créer assez rapidement une situation qui me rendra moins indigne de la fiancée que j'adore.

Oh ! ce ne sera pas encore la fortune, mais ce sera déjà l'espoir de la conquérir peut-être un jour... mais ce sera peut-être aussi,

— car je veux tout vous dire, — l'espoir de faire briller plus tard d'un éclat de plus le vieux nom des Chaverny...

Je suis assez sûr de Renée et elle est assez sûre de moi pour qu'elle m'accorde les deux années que je lui demande...

D'ailleurs, je ne resterai pas tout ce temps-là sans vous revoir,

— ce qui serait peut-être au-dessus de mes forces, — mais, au contraire, en attendant l'heureux jour où il me sera permis de ne plus vous quitter, je viendrai très souvent avec joie passer quelques

heures auprès d'elle, quelques heures aussi auprès de M. de Cerninge et auprès de vous.

Au revoir donc, M. le duc, et pardonnez-moi de vous écrire au lieu de vous avoir dit de vive voix ce que contient cette lettre.

Mais j'ai eu peur de votre insistance à me retenir, peur de me trouver peut-être hésitant et faible en face de vous.

Oui, pardonnez-moi... pardonnez à celui qui toujours vous aimera comme un fils.

ANDRÉ DE CHAVERNY.

Et croisant vivement les bras, le duc de Ryon regarda le marquis de Cerninge.

Eh bien, qu'en dites-vous ? s'écria-t-il, que dites-vous de ce coup de folie ?

—Oh ! moi, je n'en dis rien, répondit doucement celui-ci. Mais ce que je me demande, c'est ce que Renée va en dire !

Et il n'avait pas encore achevé qu'il eut un vif mouvement de surprise.

De nouveau la porte venait de s'ouvrir, et Renée venait d'entrer.

—Et elle ne doit rien savoir ! pensa le duc. Elle est trop calme ! Et pourtant comment André aurait-il pu partir sans la prévenir ?

Et c'était vrai, la jeune fille avait toujours dans les yeux le même rayon de bonheur, la même expression de joie.

Aussi ne fut-ce pas sans une certaine appréhension que le marquis se décida à parler.

—Eh bien, dit-il doucement, tu sais ce qui se passe ?... Tu sais qu'André n'est plus ici... Tu sais que, se trouvant trop pauvre pour toi, il est allé tenter la fortune à Paris... Tu sais...

Mais, toujours très calme, Renée venait de l'interrompre avec un sourire.

Oui, mon oncle, oui, je savais tout cela, tout ce que vous venez de me dire, répondit-elle, car il y a déjà quelques jours qu'André m'avait fait part de son projet, et je ne vous cacherais pas que si d'abord j'ai essayé de m'y opposer, que si d'abord j'ai essayé de le retenir, tout au fond de moi-même, tout au fond de mon cœur, j'étais plutôt tentée de l'approuver que de le blâmer...

Oh ! certes, je l'aime tant et il est si nécessaire à ma vie que je trouverai toujours trop éloigné le moment qui nous unira, mais comment cependant pourrais-je lui en vouloir de ces scrupules qui l'honorent ? Comment pourrais-je lui garder rancune de cette fierté qui, à mes yeux, le rend encore plus digne de moi, plus digne de mon amour ?

Oh ! je sais bien qu'à ma place, ajouta-t-elle plus vivement, bien d'autres jeunes filles ne pourraient se défendre certaines appréhensions, de certaines angoisses, de certaines inquiétudes...

Oh ! je sais bien qu'à ma place beaucoup trembleraient que cette longue attente de deux années ne brise leur rêve et ne détruise leur bonheur...

Mais c'est que celles-là n'aimeraient pas leur fiancé comme j'aime le mien !... Mais c'est que celles-là pourraient encore s'arrêter à des soupçons et à des arrière-pensées que je rougirais d'avoir noûté ce qu'une seule minute, ne fut-ce qu'une seule seconde...

Mais, moi, douter d'André... de sa loyauté et de son honneur !... Mais, moi, penser qu'il pourrait peut-être m'oublier ou me trahir un jour !... Oh ! non, mon oncle, oh ! non, monsieur le duc, cela ne se pourrait pas... cela ne serait pas possible !

Et la jeune fille avait mis tant de force, tant d'énergie dans ces dernières paroles, que le duc de Ryon et le marquis ne purent s'empêcher d'échanger un coup d'œil.

—Eh bien, marquis, dit vivement le vieux gentilhomme, que voulez-vous répliquer, que voulez-vous répondre à cela ?

Faisons donc comme cette enfant, attendons !

D'ailleurs, à ne vous rien cacher non plus, cette résolution d'André n'est point faite pour me déplaire...

Elle est d'un homme... d'un homme de cœur... d'un homme qui serait heureux de donner, à celle qui va porter son nom et lier sa destinée à la sienne, un peu de fierté, un peu de gloire peut-être, en échange du bonheur qu'il lui devra...

Et comme vient de le dire Renée elle-même : comment pourrait-elle lui en vouloir, comment pourrait-elle lui garder rancune d'avoir eu cette pensée-là ?

Puis, embrassant tendrement, paternellement la jeune fille, il ajouta gaiement :

—C'est égal, quand on s'aime, deux ans à s'attendre c'est tout de même un peu bien long !... Il faudra voir... Nous tâcherons qu'André en rabatte quelque chose...